



HAL
open science

Les mises en scène savantes de la frontière

Eric Baratay

► **To cite this version:**

Eric Baratay. Les mises en scène savantes de la frontière. Annik DUBIED, Juliet J. FALL, David GERBER. Aux frontières de l'animal. Mises en scène et réflexivité, 218, Droz, pp.49-66, 2012, Travaux de sciences sociales, 9782600015271. halshs-01569481

HAL Id: halshs-01569481

<https://shs.hal.science/halshs-01569481>

Submitted on 27 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES MISES EN SCÈNE SAVANTES DE LA FRONTIÈRE

Eric Baratay

Université Jean Moulin, Lyon

Le discours naturaliste moderne se constitue en Occident à partir du XVII^e siècle. S'inscrivant dans le contexte de la «révolution scientifique», les naturalistes font peu à peu table rase des autorités antiques, prônent une science faite d'observations, de méthode et de rigueur, une recherche active de la vérité, ne retenant que les connaissances vérifiées. Là, ainsi qu'en d'autres disciplines, s'impose une conception de la science comme savoir pur, incarnée dans l'évolution du terme *zoologia*. Forgé au XVII^e siècle et d'abord compris comme l'étude des bêtes dont on tire des remèdes, il signifie la connaissance des animaux à partir des années 1770 (Bodson, 1998). Le but prioritaire est de définir et d'inventorier les espèces. La tâche fut longtemps difficile en raison de la croyance en la génération spontanée et en l'hybridation des espèces. Mais à la fin du XVII^e siècle, John Ray donne la définition moderne de l'espèce (ensemble d'individus engendrant, par la reproduction, d'autres individus semblables à eux-mêmes) en se débarrassant de tout cela. Avec lui, la nature devient un monde nouveau, où les espèces sont des groupes délimités, fixes, prêts à être étudiés (D'Hondt, 2007).

Cela permet une multiplication des travaux sur la faune, et une réflexion incessante sur la différence ou la proximité, donc sur la frontière, entre les hommes et les animaux. Or, les naturalistes dérangent peu à peu les fondements de la frontière initiée par les philosophes grecs et renforcée par les théologiens chrétiens (Baratay, 1998). Elle sépare l'homme, qui est considéré pourvu d'une âme raisonnable et d'un corps vertical à la matière subtile, qui est créé à part et immortel pour les croyants, de l'animal jugé instinctif, sensible, grossièrement matériel, et mortel. Une frontière devenue tellement commune qu'on peut la qualifier d'occidentale¹. Nous allons voir comment

¹ Pour une comparaison de la frontière selon les cultures, voir P. Descola (2005).

cette frontière-là est peu à peu sapée (Baratay, 2003) par une suite de découvertes ou d'hypothèses parallèles, successives, cumulatives entre XVIII^e et XX^e siècles, mais sans que l'idée de frontière soit abolie et donc en étant sans cesse accompagnée, au fil des remises en cause et du renouvellement du savoir, d'un déplacement et d'une reconstruction, sur d'autres fondements, d'une frontière. Puis, nous verrons comment cette dialectique de la construction, déconstruction, reconstruction, est bien mise en scène dans les « lieux » de la vulgarisation scientifique en prenant deux exemples qui montrent l'évolution de la frontière dans le temps ou les manières de la fixer d'une époque.

Saper la frontière

L'anatomie comparée, dès son invention à la fin du XVII^e siècle, et la classification des espèces promeuvent l'idée d'une communauté de l'homme et de l'animal. L'anglais Tyson montre, en 1699, la ressemblance anatomique entre l'homme et ce qu'il croit être l'orang-outang, en fait le chimpanzé. En conséquence, Linné, qui constitue au milieu du XVIII^e siècle le système classificatoire moderne, place l'homme à côté de cet « orang-outang » dans le genre *Homo* et range celui-ci avec les genres *Simia*, *Lemur* et *Vespertilio* (chauve-souris) dans l'ordre des primates, classe des mammifères. Bien que mal reçu par le clergé ou les philosophes acquis au cartésianisme, et à la rupture qu'il avait amplifiée entre l'homme et les animaux, ce rapprochement s'impose ensuite tout en étant réaménagé (Hoquet, 2005 ; Duris, 1993).

Cette communauté homme-animal devient parenté avec la physiologie. Harvey, découvreur de la trajectoire circulaire du sang au XVII^e siècle, puis des biologistes du XIX^e siècle, notamment Magendie et Claude Bernard, construisent une physiologie expérimentale avec la vivisection comme méthode d'investigation et le mécanisme des corps-machines, théorisé par Descartes, comme grille d'interprétation (Cadet, 2008). Or ces travaux de physiologie, mais aussi ceux de pathologie et de parasitologie comparées, prouvent la parenté des organismes humains et animaux. Depuis, cette idée sous-tend la plupart des travaux, de ceux de Pasteur sur les maladies microbiennes et virales jusqu'aux projets actuels de xénogreffes.

La parenté est transformée en identité par la médecine vétérinaire moderne, constituée à partir du XVIII^e siècle sous la forme d'une science appliquée, fondée sur l'observation et l'expérience. En fait, elle accentue des intuitions de l'ancienne vétérinaire qui analysait les maladies animales à l'aune

de celles de l'homme, qui les dénommait peste, gale, fièvre, vérole par analogie avec les humaines, qui les traitait de la même manière. Des actions d'hygiène élémentaire sont lancées avec succès dans les campagnes, aussi bien pour les bêtes que pour les éleveurs. En France, un cours de médecine humaine est créé à Maisons-Alfort en 1780 pour étendre l'action vétérinaire aux paysans, en profitant de la rareté des médecins. L'échec de cette initiative n'empêche pas le rapprochement des enseignements, qui aboutit à la création du grade de docteur vétérinaire en 1923, de même qu'un travail scientifique pionnier au XIX^e siècle, sous l'égide de médecins enseignant dans les écoles vétérinaires. Ils initient une démarche expérimentale avant les universités ou les muséums et ils utilisent le cheptel comme terrain d'étude universel en postulant la parenté des physiologies et des maladies avec l'homme. Leurs études d'anatomie pathologique servent à la connaissance des processus puis à la cancérologie comparée au XX^e siècle; celles sur la physiologie du cheval contribuent à la naissance de la cardiologie vers 1850-1860. Ils participent à l'édification de la microbiologie à la fin du siècle en étant les précurseurs, les alliés et les concurrents de Pasteur. Ils montrent l'identité de maladies comme la tuberculose, le rôle de la contagion dans la propagation, l'action d'éléments corpusculaires, et travaillent aux vaccins, obligeant Pasteur à se rallier à leur thèse de l'immunité par la formation d'anticorps. La thérapeutique voit l'essai de remèdes de plus en plus semblables pour l'homme et l'animal, notamment les médicaments chimiques et biologiques.

Parallèlement à tout cela s'impose l'idée d'une filiation entre l'animal et l'homme. Elle émerge au XVIII^e siècle. Des philosophes épris de sciences évoquent des transformations d'espèces végétales et animales, des successions historiques et même généalogiques. Benoît de Maillet fait naître la vie dans les mers et passer les animaux des océans aux continents. Le naturaliste Buffon soutient une formation progressive de la terre avec dérive des continents, apparition successive des végétaux puis des animaux, transformation ou disparition des espèces. L'écho est considérable et la thèse est transposée à l'homme par quelques philosophes qui s'interrogent sur les débuts de la société, du droit, de la propriété, de la raison. Ils décrivent un homme originel de pure nature, proche sinon semblable à l'animal, que Rousseau croit être l'orang-outang. A la fin du siècle, l'idée d'une origine simienne de l'homme est clairement exprimée par des matérialistes, et elle passe dans le domaine scientifique au début du XIX^e siècle. Lamarck suggère que les animaux dérivent les uns des autres par transformations progressives et qu'un quadrumane ayant perdu l'habitude de grimper aux arbres, aurait subi, sous l'action du milieu et

par adaptation, des modifications anatomiques aboutissant à l'homme (Laurent, 2001). D'abord hostiles, les naturalistes se convertissent peu à peu à l'idée d'une transformation graduelle et généralisée, accréditée par les géologues pour la formation de la terre. Darwin prouve cela dans *L'Origine des espèces* (1859) et l'origine simienne de l'homme est proclamée par ses disciples dès la décennie 1860. La filiation est ensuite confirmée par la paléontologie puis par la génétique, avec la découverte de l'universalité du code génétique en 1966 et la notion de continuum phylogénétique entre espèces.

Ce rapprochement biologique et généalogique déplace le débat sur les comportements. L'idée qu'il y aurait un domaine pour les naturalistes avait émergé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle avec Buffon qui refusait de définir une espèce uniquement par la morphologie, qui voulait ajouter les comportements individuels et sociaux. Darwin légitime ce domaine afin de montrer la proximité et la continuité des psychismes animaux et humains, donc la possibilité d'une filiation par évolution. Il propose une psychologie comparée qui accorde aux animaux des sentiments complexes comme la jalousie, des émotions intellectuelles, telle la curiosité, une aptitude à la vie sociale, aux outils, au raisonnement, à la conscience de soi, au progrès, à la notion du beau, voire du religieux (croyance aux esprits). Les facultés jugées propres à l'homme, le sens moral, le langage articulé, la croyance en Dieu, sont initiées dans l'animalité. L'homme n'est pas d'une autre nature mais le sommet du monde animal dont il provient. Cette approche fait école en Europe jusqu'aux années 1920. Elle est ensuite rejetée par l'école behavioriste puis par l'éthologie comparée, qui minorent la complexité animale au profit de simples adaptations à des stimuli ou de réponses innées, et même par la psychologie puis l'éthologie cognitives. Celles-ci étudient les mécanismes cognitifs permettant l'adaptation de plusieurs espèces au même milieu ou de la même espèce à des milieux différents, mais refusent de parler de conscience du sujet, celui-ci n'étant déterminé que par les facteurs génétiques et l'apprentissage.

A partir des années 1970, cette position est critiquée par l'éthologie cognitive, conduite par l'américain Griffin, pour qui les processus cognitifs sont réels et conscients chez les animaux. Il est légitime d'étudier la nature de leurs expériences mentales, de parler de conscience, de raisonnement, de sentiment, d'intention. Cette lecture gagne du terrain depuis, notamment auprès des éthologues partis étudier des populations d'animaux sauvages à partir des années 1960, comme Jane Goodall (chimpanzés) ou Shirley Sturm (babouins). Ces chercheurs se trouvent confrontés à des attitudes complexes

et spontanées qu'ils analysent en aptitude à résoudre des problèmes, échanger des messages dotés de sémantique, transmettre des savoirs, décider, prévoir, structurer des groupes, établir des relations sociales, utiliser des outils et des plantes médicinales. Les recherches actuelles mettent l'accent sur les différences entre les groupes, qui font parler de cultures ou de traditions, et entre les subjectivités individuelles. Le cas des singes est le plus étudié et le plus vulgarisé, mais la psychologie et l'éthologie découvrent les capacités mentales d'autres mammifères ou d'oiseaux. Des chercheurs (surtout anglo-saxons !) n'hésitent plus à affirmer que les primates ont une culture indépendante des facteurs environnementaux ou génétiques, et que de nombreuses espèces, comme les éléphants, ne vivent pas dans la nature mais dans leur société (Lestel, 2001 ; Despret, 2002).

Déplacer et reconstruire une frontière

Les remises en cause de la frontière «occidentale» sont donc fortes, successives et cumulatives. A chaque fois, elles suscitent des conflits (celui sur les comportements n'étant pas terminé) avec les théologiens et les philosophes, et plus encore entre scientifiques, aux univers culturels construits par les doctrines des premiers. D'où la tentation permanente de déplacer le débat pour reconstituer la frontière sur de nouvelles bases, en fait pour préserver la spécificité de l'homme, la conviction de sa supériorité et ses relations habituelles avec l'animal.

Une première méthode consiste à renvoyer la question de la nature animale, notamment du moteur interne, aux philosophes et aux théologiens, qui débattent de ce propos de l'Antiquité au XIX^e siècle (de Fontenay, 1998 ; Baratay, 1996). Cela permet de maintenir une frontière doctrinale pourtant contredite dans la pratique. L'exemple significatif est la physiologie des XVII^e-XIX^e siècles, qui bâtit sa méthode d'investigation sur la vivisection. Or, celle-ci n'est envisageable qu'en postulant une parenté, ne peut être poursuivie qu'en prouvant cette parenté, mais oblige en même temps à creuser un fossé pour repousser l'accusation de cruauté qui croît à mesure que la parenté est montrée ! De Harvey à Claude Bernard, les physiologistes font donc appel à la philosophie, à la théologie, au droit pour conforter dans les esprits une barrière grignotée par l'observation. Ils justifient la vivisection et repoussent les aspects embêtants de la parenté en invoquant la « nature » de l'animal, sans raison ni âme spirituelle, sa soumission naturelle à l'homme, qui a le droit

d'utiliser cet objet créé pour lui, et sa supposée faible souffrance (Grmek, 1991).

Une seconde méthode consiste à déplacer les bornes de la frontière. Le bel exemple est la paléontologie qui pose la question du passage de l'animalité à l'humanité, donc la question de leur nature. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le front haut, le cerveau volumineux, la bipédie, la verticalité sont les critères de l'hominisation. L'anthropologie pense les espèces par leurs divergences physiques qui créeraient des différences psychiques d'après l'optique matérialiste dominante. Cette thèse est abandonnée au milieu du XX^e siècle après les découvertes du sinanthrope, mal dégrossi mais qui maîtrise le feu et les outils, et de l'australopithèque, plus simiesque mais qui marche debout. Le physique paraissant ne plus pouvoir retracer l'hominisation, le psychisme évolué ou plutôt ses témoignages deviennent le critère essentiel. Sous l'influence de l'évolutionnisme chrétien, partisan d'une création subite de l'homme par Dieu, du structuralisme et de l'anthropologie qui définit désormais l'homme par sa culture pour éviter les errements racistes de l'anthropologie physique, l'idée s'impose que l'outil ou le feu supposent la réflexion donc l'humanité. Cela implique une vision tranchée des êtres : un homme intelligent apparu d'un coup, totalement constitué dès qu'un critère culturel émerge ; un animal cantonné dans un psychisme rudimentaire. Les choses se compliquent à partir des années 1960. L'*Homo habilis* connaît l'outil mais pas le feu. L'australopithèque, qui n'est pas un homme, semble avoir manié l'outil. Les critères de l'hominisation s'étalent dans un temps long, obligeant les paléontologues à raisonner en degrés d'hominisation, en formation progressive et continue de l'homme. Le problème est qu'elle repose sur des critères de plus en plus remis en cause par l'éthologie, et qu'il faut donc sans cesse modifier. Ainsi, la découverte, dans les années 1960, d'une utilisation d'outils par les chimpanzés avait été minorée par un déplacement des bornes, par la distinction entre l'usage accidentel (singe) et l'usage répété (homme). Or les observations éthologiques ont montré un emploi quotidien après un apprentissage de plusieurs années, mu par l'idée d'en tirer bénéfice un jour. La réinstallation de la frontière sur la notion de réemploi d'outils par l'homme après un temps d'abandon n'a ensuite guère fait long feu. Le déplacement des critères apparaît de plus en plus comme une entreprise sans fin.

Cet incessant travail de sape des barrières, de déménagement des bornes, de refuge auprès de dogmes philosophiques et religieux, est bien mis en scène dans deux « lieux » de la vulgarisation scientifique : les zoos et les planches d'histoire naturelle.

Une incarnation de l'évolution: les zoos

En effet, les naturalistes gèrent souvent les nombreux jardins zoologiques apparus au XIX^e siècle dans les grandes villes de l'Europe industrielle, à l'imitation de ceux de Paris (1793) puis de Londres (1828) (Baratay et Hardouin-Fugier, 1998). Les savants sont surtout chargés de choisir les espèces animales et les manières de les présenter au public. Du coup celles-ci reflètent leurs interrogations sur la nature et les capacités de ces bêtes, souvent mal connues, parce qu'exotiques, mais retenues pour illustrer la diversité de la faune et les avancées de la classification. Les zoos mettent ainsi en scène une confrontation entre l'humanité regardant et l'animalité regardée, et, surtout, l'évolution de leurs aménagements, très sensible entre XIX^e et XX^e siècle, montre comment la frontière est déplacée, transformée.

L'intérêt des savants du XIX^e siècle pour une zoologie descriptive, basée sur la morphologie et l'anatomie, chargée de définir et de classer les espèces, et, à l'inverse, leur désintérêt pour les mœurs et les comportements des animaux, réduisent ceux-là à un statut d'objet seulement doté de quelques fonctions essentielles. Or, cette réification transparait dans les zoos de l'époque et d'abord dans le vocabulaire de leurs administrations qui parlent de «matériel emballé», de «denrée coloniale», d'«animal d'ornement»! Elle se devine aussi dans la construction de bâtiments de facture classique, alignant de petites cages grillagées, étroites, dénudées, faisant office de présentoirs, de vitrines, presque de tableaux, et non d'habitat, à l'image de ce qui se fait dans les cabinets d'histoire naturelle et les muséums. Au milieu du siècle, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, directeur de la ménagerie du Jardin des Plantes de Paris, écrit que celle-ci doit être un «cabinet vivant» avec des espèces bien disposées et bien classées. Le statut d'objet de collection s'exprime enfin dans la recherche de la plus grande diversité, de la rareté et de la curiosité, qui fait que l'intérêt de chaque arrivée est fonction de l'importance du vide taxinomique qu'elle comble et que les directions des zoos se contentent souvent d'un individu, voire d'un couple, ne voyant pas l'intérêt des groupes, refusant du coup les dons si elles possèdent déjà, ou organisant des échanges pour écouler les surplus.

Cette représentation, aux sens propre et figuré, de l'animalité est fortement nuancée selon les types d'animaux. Perçus, plus qu'autrefois, comme féroces et sanguinaires, comme symboles d'une nature jugée sauvage et cruelle, comme antithèses de l'humanité civilisée, les carnivores sauvages sont enfermés dans des cages aux barrières souvent doublées, voire triplées. Il s'agit

d'atténuer la peur, plus forte qu'avant, d'éviter les évasions, vécues comme des agressions contre la civilisation et systématiquement contrées par l'abattage des bêtes, d'affirmer la victoire de l'homme. Le public partage cela en appréciant les numéros de domptage ou de dressage, et en pratiquant une violence (jets, piqûres...) où se mêlent soulagement et plaisir du vainqueur. A l'opposé, les herbivores domestiqués ou domesticables, voire quelques espèces de singes comme les chimpanzés, bénéficient d'enclos, quelquefois assez vastes, souvent végétalisés, rappelant les parcs des fermes, voire humanisés avec des logements aux architectures ethnologiques censées symboliser les pays d'origine. Car ces animaux sont considérés gentils, recherchant un contact avec l'homme, capables de s'insérer dans la civilisation par une capacité à servir ou à comprendre, comme les éléphants d'Asie qui coopèrent volontiers, ou les chimpanzés qui peuvent imiter les comportements civilisés. Ils semblent les ambassadeurs d'une faune qui ne demanderait qu'à se soumettre à l'homme et à le suivre dans la marche du progrès.

Ici, la frontière est poreuse. Elle l'est aussi, mais en sens inverse, avec les exhibitions ethnologiques qui sont multipliées entre le tiers du XIX^e siècle et l'entre-deux-guerres. Elles ont souvent pour cadre les jardins zoologiques et les jardins d'acclimatation, même si elles sont aussi organisées lors d'expositions universelles, de fêtes foraines, ou par des cirques et des salles de spectacle (Bancel et al., 2002). Cela vient du fait que les zoos privilégient le spectaculaire et le curieux pour satisfaire les goûts des naturalistes et du public, mais aussi du fait qu'ils sont devenus les lieux d'interrogation, d'évaluation et de mise à distance des Autres, de réflexion sur la nature des « sauvages », qu'ils soient bêtes ou hommes. Ceux-là sont pensés comme appartenant plus à la nature qu'à la culture et à la civilisation, alors assimilés à l'occidentale, parce qu'ils paraissent peu avancés sur l'échelle du progrès construite par les philosophes des Lumières, renforcée par l'adhésion à l'évolutionnisme dans la seconde moitié du XIX^e siècle, qui fait aller l'humanité de la quasi-animalité des premiers hommes à la civilité des plus évolués. Ces « sauvages » rares et curieux sont ainsi mis en scène comme les bêtes, placés le plus souvent dans des enclos, plus rarement derrière des grilles. Le public se presse pour regarder les physiques, observer les comportements vestimentaires et alimentaires, les occupations, voire les habitats, penser les ressemblances et les différences.

Ces exhibitions cessent après les années 1930, en partie parce que l'ethnologie permet une connaissance croissante des autres populations et l'adoption de la notion de pluralité des cultures. Or les zoos connaissent un déplacement

parallèle des frontières à propos des bêtes. Ce n'est sûrement pas un hasard si le développement de l'éthologie darwinienne parmi les naturalistes, entre les décennies 1870 et 1920, est accompagné d'une profonde transformation des zoos, menée par leurs directeurs. Elle commence dans le dernier tiers du XIX^e siècle avec un mouvement de naturalisation des cages pour faire un peu mieux deviner les milieux et les comportements des bêtes, qui intéressent plus. Elle se traduit surtout par l'adoption rapide en Europe occidentale, de Rome (1912) à Paris (1934), d'un nouveau type de zoo, inventé par Hagenbeck à Stellingen, près de Hambourg, en 1907. Les cages sont débarrassées de leurs barreaux et transformées en enclos entourés de fossés, aux largeurs calculées pour empêcher les évasions, afin de supprimer tout obstacle entre le spectateur et l'animal. Les espaces sont «ensauvagés» avec l'installation de rochers artificiels, en béton. Le tout doit donner l'impression d'une vie animale libre, en ses divers milieux, notamment pour les fauves dont le statut change peu à peu, et qui deviennent les symboles d'une vie sauvage revalorisée. Cela doit aussi permettre de mieux voir vivre les bêtes, d'observer les activités, donc les facultés que, de plus en plus, on dit proches des humaines. Cette transformation et cet effacement, sans être disparition, de la frontière physique entre les animaux et le public représentent le point commun fondamental des zoos du XX^e siècle, bien que l'évolution soit loin d'être linéaire (voir aussi Estebanez et Staszak dans le présent volume). Les décennies 1940-1960, où les naturalistes se rallient au behaviorisme, voient la création de zoos ou de bâtiments aux allures de laboratoire, avec un retour aux cages et un goût pour les espaces carrelés, blancs, aseptisés.

La naturalisation reprend à partir des années 1960, parallèlement au développement de l'éthologie de terrain et notamment sous l'impulsion des parcs zoologiques, dont le changement de nom dit le changement d'échelle. Elle se caractérise par des enclos de plus en plus grands (en concomitance avec l'amélioration de l'habitat en Europe), de plus en plus végétalisés, qu'on peut quelquefois parcourir à pied ou en voiture, ou qu'on peut approcher au plus près avec le remplacement des grillages et même des fossés par des surfaces vitrées qui permettent d'être à côté de l'animal, de le «toucher» ou de le regarder dans les yeux. Le zoo est aménagé comme un îlot naturel, comme le représentant d'une faune qu'on ne veut plus soumettre mais connaître, respecter et préserver. L'abandon progressif des présentations de spécimens au profit de l'installation de familles, voire de groupes entiers, permet de concrétiser et de vulgariser les notions de communauté et de sociabilité, de plus en plus mise en avant par les ethnologues, de même que les installations croissantes d'activités

et de jeux concrétisent la conviction d'une capacité d'action, de transformation voire d'invention parmi les bêtes.

Il est évident que cette évolution ne vient pas des seuls naturalistes. Ils sont poussés ou confortés par le public, qui adhère de plus en plus à une revalorisation du monde sauvage. Ils sont aussi pressés ou devancés par les propriétaires des zoos, qui trouvent là un moyen de justifier l'existence de leurs établissements, très contestée dans les années 1960-1970, puis de leur attribuer un rôle de sauvegarde et de préservation des espèces menacées, à la mode depuis une vingtaine d'années. Il reste que les conceptions des naturalistes sont à la base des évolutions de mises en scène et des déplacements de frontières. Le cas le plus significatif est celui du Suisse allemand Heini Hediger (1908-1992). Directeur successif et réputé des zoos de Berne (1938-1943), de Bâle (1944-1953), de Zurich (1954-1973), zoologue de formation et très influencé par l'éthologie de Karl Lorenz, il entend adapter cette approche aux animaux des zoos. Il publie *Les Animaux sauvages en captivité* (1942), qui est traduit en plusieurs langues après la guerre et qui devient le livre de chevet des directeurs de zoo jusqu'aux années 70, puis la *Psychologie des animaux au zoo et au cirque*. Il prône la constitution de groupes sociaux dans des enclos aux tailles adaptées à chaque espèce et à l'environnement enrichi (bois, cordes, trous...) pour susciter des activités. Ses propositions sont peu à peu adoptées partout.

Figurer la frontière d'une époque: les planches

Dans le long travail de sape et de déplacement, chaque époque fixe sa frontière en fonction de ce qu'elle croit, de ce qu'elle découvre, de ce qu'elle accepte. Cette fixation d'un moment est bien représentée dans les planches du *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* (1841-1849)² dirigé par Charles d'Orbigny (1806-1876), aide-préparateur au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, qui est alors le pôle européen de la recherche en zoologie. Ce dictionnaire est l'une des plus grosses synthèses scientifiques du XIX^e siècle (13 volumes de texte), mais aussi une grande entreprise de vulgarisation auprès du public cultivé. Ce double effort est bien illustré par les trois volumes de planches en couleurs, dont 215 en zoologie, d'une qualité remarquable, la meilleure jamais obtenue dans l'édition à grand tirage, grâce à la participation

² Editeurs Renard, Martinet et Cie, Paris. Planches reproduites dans l'ouvrage de Baratay (2007).

d'artistes animaliers réputés, spécialisés dans un dessin scientifique aux audiences alors exceptionnelles dans le public³. Ces planches ont pour but d'illustrer le travail de description et de classification des espèces et des genres. Mais elles mettent aussi en scène une conception du monde animal, une réflexion sur la proximité ou la différence avec l'homme, sur la frontière entre les deux.

Conséquence des remises en cause depuis deux siècles, cette frontière n'est pas une barrière brutale. Elle est au contraire étalée en profondeur, assez poreuse à proximité de l'homme puis de plus en plus étanche à mesure qu'on s'en éloigne. Cet aspect est d'abord concrétisé par le fait que les planches accordent beaucoup d'attention aux espèces jugées proches de l'homme d'après l'anatomie comparée, la physiologie, la classification. Les bêtes sont réparties en quatre groupes correspondant aux quatre embranchements (vertébrés, annelés, mollusques, zoophytes) de Cuvier, le maître de la zoologie occidentale à l'époque, mais les vertébrés, parmi lesquels se trouve l'homme, sont surreprésentés en nombre, en particulier la classe des mammifères, construite par Linné qui y range l'homme, et celle des oiseaux, qui vient juste après :

Tableau 1. Espèces recensées dans la nature et espèces représentées sur les planches, pourcentages.

Espèces	Mammifères	Oiseaux	Reptiles et Amphibiens	Poissons	Invertébrés
Nature	0,5%	0,9%	0,8%	2%	95,8%
Planches	10,6%	16%	7%	6,5%	59,8%

Ce privilège se retrouve dans l'espace concret accordé sur les planches. Mammifères et oiseaux bénéficient du maximum de place, en n'ayant souvent qu'une voire deux espèces par planche (1,5 en moyenne), alors que les myriapodes et les zoophytes (3), les insectes (4), les mollusques (6), les vers (8) sont entassés sur un moins grand nombre de planches.

Les décors suivent la même règle : représentant fréquemment un milieu de vie pour les mammifères, souvent réduits à une branche et quelques feuillages pour les oiseaux, à un socle pour les reptiles, enfin disparus avec les poissons puis pour tous les invertébrés. Cette disposition reflète ce qu'on croit être les degrés d'indépendance vis-à-vis de la nature, les degrés d'action dans cette

³ Ce dictionnaire a été réédité deux fois au XIX^e siècle.

nature, jugés maximaux pour l'homme puis peu à peu réduits. Le cas le plus suggestif est celui des poissons, à peu près tous représentés droits, bouche ouverte, queue figée, immobiles et sans décor. Ils sont ainsi renvoyés à un statut d'objets de collection, bons à être rangés dans les vitrines des muséums, et sont ainsi différenciés des autres vertébrés, déportés vers les embranchements et les classes qui suivent, rejetés symboliquement dans les invertébrés. Cela illustre leur statut particulier : ils sont rarement considérés comme de vrais animaux, du fait de l'absence apparente de sang et de cri, et ils sont très mal connus parce que vivant dans des milieux encore plus mal connus, faisant même corps avec ces milieux qui semblent les générer puisqu'on parle de poissons de roche, de mer, de lac, d'étang.

En fait, la représentation des mouvements est organisée comme celle des décors. L'immobilité de règle à partir des poissons trahit la conviction d'un psychisme animal trop restreint pour donner des comportements diversifiés, complexes, intéressants, la certitude d'une animalité réduite au niveau d'une mécanique vivante. Ainsi, les dessins d'anatomie (pattes, mandibules, yeux...) répartis autour des insectes illustrent leur statut de merveilleuses machines observables au microscope. Les mouvements apparaissent en « remontant » au niveau des reptiles, notamment des serpents exotiques qui prennent des poses d'attaque observées par les naturalistes lors de l'expédition napoléonienne en Egypte, mais ils sont encore mieux suggérés avec les oiseaux. Tout l'art d'Edouard Traviès, l'artiste le plus renommé, à qui l'on a confié cette classe animale, réside là. Ainsi l'aigle impérial, dont la position légèrement pivotante, conjuguant face arrière et profil, permet de montrer les caractéristiques de l'espèce et du genre (bec, tarsi, ailes), qui le différencient des autres rapaces. Mais cette disposition savante est transcendée par une mise en scène qui donne vie à l'animal. En le plaçant haut sur la planche, sur un tronc au milieu des rochers d'une montagne, l'artiste nous donne l'impression, fugitive mais réelle, de le découvrir au bout d'une montée, d'être obligé de lever les yeux pour le voir se tourner vers nous, le regard s'abaissant dans une expression d'impassibilité... impériale !

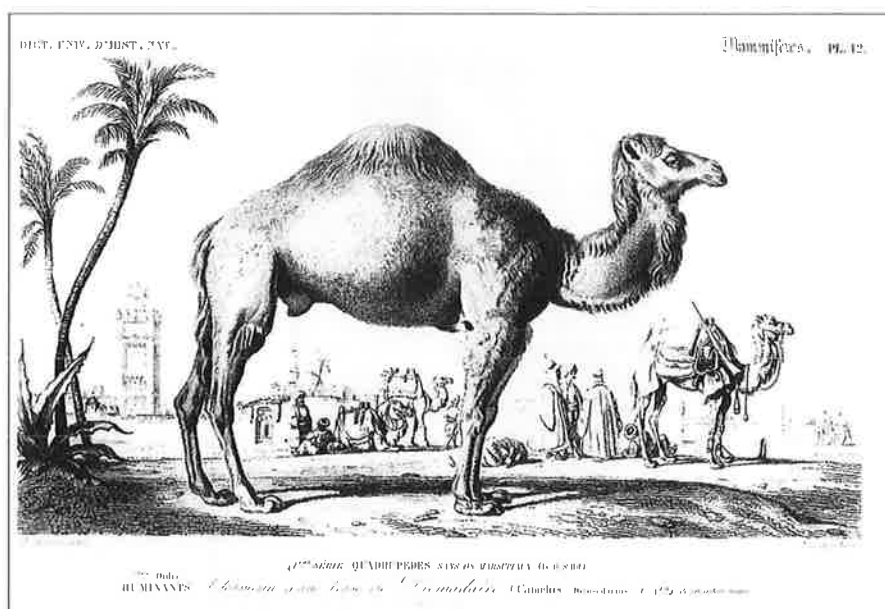
Le mouvement permet ainsi de suggérer des sentiments chez ces animaux et c'est encore plus net avec les mammifères, notamment avec ces Polatouches (des écureuils d'Amérique) qui s'agitent, mangent, mais aussi jouent et observent avec curiosité. C'est l'exemple le plus abouti. Le plus souvent, les artistes se contentent d'esquisser les manières de se mouvoir, de manger ou d'habiter, réduisant le comportement à quelques aspects essentiels, parce qu'il est peu



observé dans la nature, parce qu'il importe peu aux naturalistes (qui basent la description et la classification sur la morphologie et l'anatomie) et parce qu'il n'est pas question d'évoquer une sociabilité qui suggérerait un psychisme développé qu'on ne veut donner qu'à l'homme.

Reste que le choix des comportements et des situations dit bien la proximité, pensée avec les herbivores, et l'éloignement imposé aux carnivores, et c'est encore plus net s'ils sont domestiqués pour les premiers, sauvages pour les seconds. Ainsi, le lion est représenté achevant une gazelle, et la précision du dessin porte sur les griffes acérées et la tête agressive. Cette mise en scène de la cruauté des bêtes, et de la nature en général (à la même époque, Darwin fait de la lutte pour la survie le moteur de l'évolution), permet d'insister sur la différence avec l'homme civilisé, jugé pacifique, clément, n'aimant pas tuer (!), et sur l'obligation (transformée en mot d'ordre à l'époque, jusque dans le dictionnaire) de domestiquer la faune, de la faire entrer dans la civilisation, et d'exterminer les récalcitrants. Ce n'est donc pas un hasard si l'artiste s'attarde, à l'inverse, sur l'intérêt du dromadaire, s'il représente les deux races (coureur

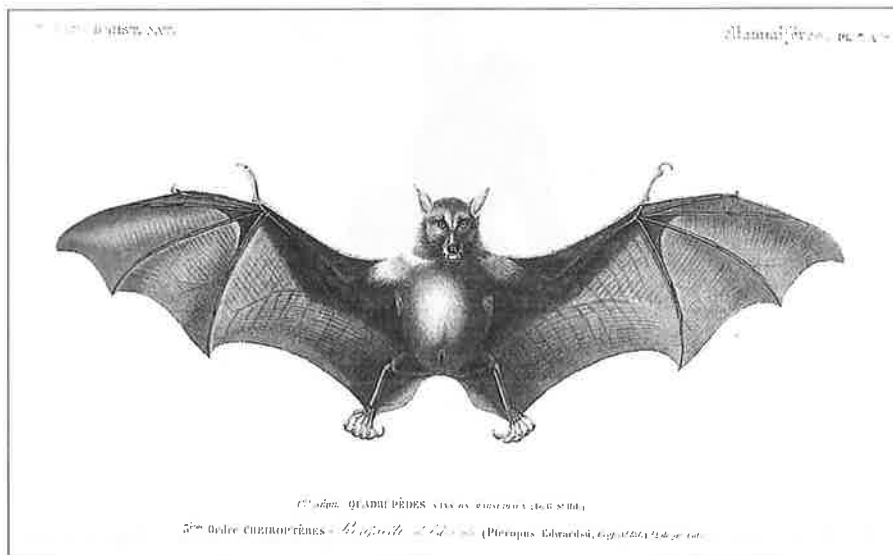
et porteur) créées par l'homme, ainsi que le rôle essentiel de bête de somme ayant permis, dit le dictionnaire, de transformer les déserts en espaces habitables aux échanges prospères.



L'époque aime l'idée d'une coopération spontanée des bêtes pour être utiles, d'une capacité à s'adapter, à s'intégrer à la civilisation et même à progresser à son contact. D'où les multiples essais d'acclimatation en Europe des bêtes exotiques, et notamment du dromadaire, que le dictionnaire évoque avec insistance au gré des articles.

A ces bêtes, on est prêt à accorder beaucoup à condition que cela ne fasse pas d'ombre à l'homme ! Parmi les mammifères, deux planches extraordinaires montrent bien la volonté de réduire les gêneurs, de colmater une frontière que la science rend trop poreuse. La roussette Edwards fait partie des chauves-souris. Or, ces animaux furent considérablement réévalués par Linné qui les plaça parmi ses mammifères et même les rangea dans son ordre des Primates, à côté des hommes et des singes, au titre que leurs mamelles sont aussi placées sur la poitrine. L'initiative fit grand bruit et donna lieu ensuite à des aménagements pour la rendre acceptable, comme on le voit bien dans le dictionnaire. Là, les chauves-souris sont acceptées comme mammifères, puisqu'elles engendrent des petits vivants et qu'elles les allaitent, mais elles sont

constituées en un ordre indépendant, au nom de la membrane cutanée formant deux ailes, qu'on repousse au maximum en le jugeant plus proche des insectivores et des rongeurs que des primates, du fait de la forme du cerveau et la dentition. De son côté, la planche avoue la proximité en étant au sixième rang après les humaines, mais elle conserve la présentation ancienne des chauves-souris, qui fait bien voir les griffes et les canines, et qui peut faire croire que l'animal va fondre sur sa proie (c'est-à-dire le lecteur) – un sentiment d'ailleurs amplifié par l'absence de décor.



Le dessin avive ainsi la vieille idée de chauves-souris cruelles et même démoniaques. Il rappelle le destin qu'on leur réserve encore en Europe: clouées, crucifiées dans cette position sur les portes des étables pour conjurer les mauvais sorts. Il les rapproche, même pas des oiseaux, mais des insectes, représentés ainsi, à plat, ailes déployées, sans décor. Bel exemple de défense des frontières, encore plus beau lorsqu'on sait que le naturaliste à qui l'on a confié l'article du dictionnaire est président de la Société entomologique de France!

L'autre cas de mise sous boisseau des gêneurs est celui du chimpanzé, qui ouvre la série des planches zoologiques, juste après l'homme. L'animal a été croqué sur le vif à la ménagerie du Jardin des Plantes, et toute la vie inscrite dans ses mouvements illustre bien l'intérêt que les naturalistes et le public

hasard si le chimpanzé ne bénéficie pas d'un décor, constituant avec les chauves-souris les seules exceptions parmi les mammifères. Il s'agit de nier toute capacité à agir dans la nature, à la transformer (un aspect que les penseurs de la société industrielle, d'Auguste Comte à Karl Marx, érigent alors en caractéristique de l'humanité), et donc à se transformer, à devenir homme !

On le voit, le travail scientifique sur la frontière est rarement appréhendé d'une manière claire et consciente par les savants qui le vivent et le font. Il est le plus souvent le produit involontaire ou inconscient d'un incessant mélange, d'un subtil compromis entre ce qui est vu et ce qui est cru. Ceci est d'autant plus vrai qu'on ne connaît encore pas grand-chose des animaux, qui sont très souvent *terra incognita* dans leurs manières d'agir, de sentir ou de penser. Et comme la frontière est en grande partie fixée sur des présupposés remplaçant ces connaissances absentes, et qu'ils sont peu à peu détruits lorsqu'on veut bien regarder les bêtes, il faut sans cesse la déplacer et la reconstruire. On pourrait croire que la science aurait intérêt à suspendre ce laborieux travail, à étudier les animaux pour décider ensuite d'une éventuelle frontière. Il n'en est rien, car celle-ci a d'autres buts que la connaissance. Elle sert d'abord à faire croire que les « savants » savent pour asseoir leur prestige et leur pouvoir. Elle sert aussi et surtout, dans nos sociétés techniciennes où la science est justement devenue une référence égale et souvent supérieure aux philosophies et aux religions, à justifier le comportement de l'homme et le traitement de l'animal. Or, l'intérêt humain n'attend pas !

Références

- BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, BOETSCH, Gilles, DEROO, Eric et LEMAIRE, Sandrine (dirs.), *Zoos humains, de la vénus hottentote aux reality shows*. Paris, La Découverte, 2002.
- BARATAY, Eric, *L'Eglise et l'animal (France, XVII^e-XX^e siècle)*. Paris, Cerf, 1996.
- BARATAY, Eric, « L'anthropocentrisme du christianisme occidental », in *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*. Dir. Boris CYRULNIK, Paris, Gallimard, 1998, pp. 1428-1449.
- BARATAY, Eric, *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*. Paris, Odile Jacob, 2003.
- BARATAY, Eric, *Portraits d'animaux. Les planches zoologiques du Dictionnaire universel d'histoire naturelle de Charles d'Orbigny*. Lyon, Fage Editions, 2007.
- BARATAY, Eric et HARDOUIN-FUGIER, Elisabeth, *Zoos, histoire des jardins zoologiques en Occident, XVI^e-XX^e siècle*. Paris, La Découverte, 1998.

- BODSON, Liliane, « L'histoire des animaux », in *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*. Dir. Boris CYRULNIK, Paris, Gallimard, 1998, pp. 230-265
- CADET, Rémi, *L'invention de la physiologie*. Paris, Belin, 2008.
- DESCOLA, Philippe, *Par delà nature et culture*. Paris, Gallimard, 2005.
- DESPRET, Vinciane, *Quand le loup habitera avec l'agneau*. Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2002.
- D'HONDT, Jean-Loup, *Histoire de la zoologie*. Paris, Ellipses, 2007.
- DURIS, Pascal, *Linné et la France, 1780-1950*. Paris, Honoré Champion, 1993.
- DE FONTENAY, Elisabeth, *Le silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*. Paris, Fayard, 1998.
- GRMEK, Mirko, *Claude Bernard et la méthode expérimentale*. Paris, Payot, 1991.
- HOQUET, Thierry (dir.), *Les fondements de la botanique. Linné et la classification des plantes*. Paris, Vuibert, 2005.
- LAURENT, Goulven, *La naissance du transformisme : Lamarck entre Linné et Darwin*. Paris, Vuibert, 2001.
- LESTEL, Dominique, *Les origines animales de la culture*. Paris, Flammarion, 2001.